

Bacheliers en agronomie : « Nous souffrons d'un déficit d'image »

FORMATION

Trop souvent associée à l'agriculture uniquement, l'agronomie n'attire pas suffisamment de jeunes. Les hautes écoles peinent à répondre à la demande des employeurs. C'est notamment le cas de la haute école de la province de Namur. Entretien avec son directeur, Emmanuel Devroye.

Elles sont cinq hautes écoles en Fédération Wallonie-Bruxelles à organiser cette formation. La haute école de la province de Namur (HEPN) en fait partie. Dispensé à Ciney, le baccalauréat en agronomie existe depuis 25 ans. Rencontre avec son directeur.

En quoi consiste le baccalauréat en agronomie de la HEPN ?

Il s'agit d'une formation de trois ans. La première année est commune à tous et est consacrée à une remise à niveau des étudiants en biologie, chimie et physique. A partir de la deuxième, ils sont amenés à choisir l'une des trois grandes finalités du bac : techniques et gestion agricoles (TGA), agro-industries et biotechnologies (AIB) ou environnement.

Quelles sont les spécificités de ces finalités ?

La première finalité (TGA) explore le secteur de l'agriculture, en amont et en aval de la ferme. Certains de nos diplômés deviennent agriculteurs, d'autres travaillent dans des banques octroyant des prêts aux agriculteurs, d'autres encore officient dans des organes de gestion soutenant les agriculteurs dans leur mode de gestion. La seconde finalité (AIB) se focalise sur l'analyse bio-chimique des aliments. C'est toute la question de la traçabilité de ces derniers. C'est aussi le travail en laboratoire de tout ce qui a trait au vivant. Beaucoup de nos diplômés travaillent chez GSK dans la recherche sur les vaccins. La troisième finalité (environnement) vise la conservation de l'environnement et le conseil donné aux particuliers, aux agriculteurs, aux communes et aux provinces pour y parvenir. Nos diplômés trouvent généralement du boulot dans les administrations. En fin de troisième année, les étudiants doivent réaliser un stage en entreprise de 13 à 15 semaines. En règle générale, ils sont sollicités pour un emploi par l'entreprise dans laquelle ils ont été stagiaires.



▲ Les étudiants en bachelier sont en prise directe avec le terrain.

© D.R.

Ces trois finalités du bachelier sont-elles égales en termes de taux d'employabilité ?

Concernant les deux premières, nous constatons que le taux de placement de nos étudiants est aujourd'hui de l'ordre de 95%. Une fois leur diplôme en poche, ils trouvent immédiatement du boulot dans ce qu'ils aiment. Cette situation est similaire dans les quatre hautes écoles de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui dispensent ce baccalauréat. Concernant la finalité « environnement », cela s'avère un peu plus compliqué. Les diplômés décrochent rapidement un emploi mais pas forcément immédiatement le job de leur rêve. Pour l'ensemble de la catégorie agronomique, nous comptabilisons en moyenne

chaque année une dizaine d'offres d'emplois que nous ne pouvons malheureusement pas satisfaire.

Combien d'agronomes diplômés-vous chaque année ?

Nous en diplômons une bonne trentaine annuellement. Cette année, on comptabilise chez nous quelque 160 étudiants inscrits pour les trois années confondues. Nos inscriptions sont en constante augmentation depuis cinq ans. Mais ce n'est pas suffisant pour répondre à la demande des employeurs. Je suis persuadé que si l'on doublait le nombre de diplômés dans les cinq hautes écoles de la Fédération Wallonie-Bruxelles concernées par cette formation, les étudiants trouveraient en-

core du travail. Les employeurs cherchent des profils similaires dans d'autres formations proches des nôtres afin de répondre à leurs besoins.

Quelles sont les entreprises qui engagent vos diplômés ?

Il y a énormément de grosses entreprises qui prennent nos étudiants en stage avec, comme intention, de les engager lorsqu'ils sont diplômés. Nous avons beaucoup de contacts avec les industries de l'agroalimentaire telles que GSK, Père Olive, Kraft Foods ou encore Marnier mais également avec les entreprises actives dans la production pour le bétail. Les universités, elles aussi, engagent certains de nos étudiants pour le travail en laboratoire.

Au-delà de son caractère non universitaire, en quoi cette formation se distingue-t-elle de celle de bio-ingénieur ?

Nous sommes très « professionnalisants ». Les jeunes qui sortent de chez nous trouvent immédiatement un emploi. A la différence de ceux qui sortent de l'université, ils connaissent le terrain et sont directement employables. C'est ce que demandent les employeurs. Lorsque nos étudiants entrent dans un laboratoire, ils connaissent les ma-

chines, sont capables de les utiliser. Les bio-ingénieurs de Gembloux (ULg) ou de Louvain-la-Neuve (UCL) ont davantage une approche macroéconomique axée sur la recherche. Mais le baccalauréat en agronomie n'est certainement pas incompatible avec le master de bio-ingénieur. Près de 10% de nos diplômés entament d'ailleurs un master à Liège (ULg), Gembloux (ULg) ou à Louvain-la-Neuve (UCL), et le réussissent.

À quoi ressemble « l'étudiant type » qui s'inscrit chez vous ?

Il y a malheureusement des étudiants qui choisissent encore le bachelier en agronomie comme second choix, lorsqu'ils ont échoué une ou deux fois à l'université. C'est dommage. Cela devrait être un premier choix pour la grande majorité des étudiants. Par ailleurs, beaucoup de jeunes qui s'inscrivent chez nous ont des parents qui travaillent dans le monde agricole. Ils atterrissent ainsi chez nous par tradition familiale. Il y a aussi ceux qui sont séduits par les questions de protection de l'environnement et des animaux, et puis ceux qui sont tout simplement attirés par les sciences du vivant.

Pourquoi cette formation n'attire-t-elle pas assez de jeunes ?

Parce que l'agronomie souffre d'un déficit d'image. Il y a, dans l'inconscient collectif, une confusion entre « agriculture » et « agronomie ». L'agronomie, c'est l'étude du vivant depuis la production d'un aliment jusqu'à sa transformation. L'agriculture est un des facteurs importants de l'agronomie. Quand on dit « agronomie », les gens voient un agriculteur à côté de sa vache ou de son tracteur. Et il faut reconnaître que le métier n'a pas bonne réputation pour le moment, notamment en termes de rentabilité. Nous avons connu une série de crises comme celle du lait ou de la dioxine qui ont plombé le secteur de l'agriculture en Belgique. Cette association agriculture/agronomie ne joue donc pas en notre faveur. C'est pourquoi, nous tentons de communiquer au mieux sur les métiers de l'agronomie. Essentiellement via notre site internet (futuragro.be) que je recommande vivement à toute personne désireuse d'en savoir davantage à ce propos.

■ Alice Dive